

## **La place de la voix dans la filiation.**

Jean-Michel VIVES

Maître de conférences, Université de Nice Sophia Antipolis

Psychanalyste, Toulon.

Résumé : Au cours de cet article l'auteur s'attache à montrer que, parallèlement à une transmission du signifiant, la filiation implique une appropriation de la voix sur le mode de l'incorporation. À partir de l'étude du mythe scientifique freudien exposé dans *Totem et Tabou* et d'un cas clinique, il montre, comment cette voix du père archaïque connaît un double destin. Forclose, elle est à l'origine des dérèglements du surmoi, assumée et oubliée, elle permet au sujet de passer de la vocation à l'invocation.

Mots clés : filiation, forclusion, incorporation, invocation, surmoi, voix.

Keywords : filiation, foreclosure, incorporation, invocation, super-ego, voice.

La filiation en psychanalyse est appréhendée, je reprends ici une des définitions de Legendre, "en tant qu'ordre lié à la reproduction de la parole"(1). Cette dimension est effectivement essentielle comme la clinique nous le rappelle quotidiennement. En effet, "nous savons quel ravage jusqu'à la dissolution de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée"(2). Néanmoins cette définition ne me semble pas suffisamment prendre en compte un élément qui accompagne la parole mais qui pourtant l'excède. Élément que l'on retrouve dans les enjeux de la filiation, puisque lié au mécanisme identificatoire constitutif du sujet même; je veux parler ici de la voix comme objet. En effet, si parler suppose l'élévation de la voix, celle-ci demeure ce qui du signifiant ne participe pas à l'effet de signification (3), elle ne saurait en aucun cas être réduite à la dimension sonore de la parole, comme le montre de façon éclatante sa manifestation dans l'aphonie (4). Or cette dimension de la voix dans les enjeux de filiation, même si elle a peu été étudiée, me semble importante, comme je tenterai de le montrer ici.

### **La filiation : de la vocation à l'invocation**

Plusieurs entrées cliniques sont envisageables pour aborder cette question. La première qui s'impose est l'apparition de la voix hallucinatoire au cours du processus psychotique. En effet, lorsque dans la psychose la question de la filiation vient à faire problème - forclusion du Nom-du-père - la voix devient réelle et assigne l'être du sujet de façon intolérable, dans l'insulte (5). Y répond alors l'élaboration délirante qui fixe une signification au réel de la voix dans sa fonction de pur appel : la certitude de la

mission, si caractéristique de la psychose. La vocation psychotique vient alors répondre à l'appel inconditionnel de l'Autre. Dans la psychose la forclusion du Nom-du-Père se manifeste en ceci que l'Autre n'est pas séparé de la jouissance. La traduction immédiate est que l'objet n'est pas perdu. C'est ainsi que la voix se fait entendre pour le psychotique dans le réel, et à l'invocation en souffrance, répond alors la souffrance de la vocation.

Une autre piste, moins parcourue, est l'étude de la mélancolie. Pour rendre compte du mécanisme en jeu dans la mélancolie, Freud, dans *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, avance que l'"identification au père mort est la condition du mécanisme de la mélancolie"(6). S'il semble que le mélancolique est vivant, il est pourtant déjà mort en tant qu'identifié à l'Urvater. Si nous suivons l'intuition freudienne dans toute sa rigueur, cela implique que tandis que les meurtriers que nous sommes, vont grâce au travail du deuil, accéder aux enjeux de la sublimation, le mélancolique n'en sort pas. Il ne digère pas l'acte, et ne cesse de manger du père mort, de ruminer. Le mélancolique endosserait le deuil collectif du père originaire, venant en témoigner pour ceux qui l'ont plus ou moins élaboré. Ce témoignage aura plusieurs formes mais une des plus caractéristiques en est la plainte inarticulable. Le mélancolique se fait voix endeuillée, hors mots. Sa plainte se rapproche alors du "aiaâ" ou du "ié" (7), intraduisible, proféré par le héros tragique au plus profond de sa détresse. "Plus mort que vif", le mélancolique, est soumis à ce reste du père originaire qu'est la voix. Ce reste, à l'origine du surmoi, qui soumettra le moi du mélancolique à ses injonctions les plus féroces. C'est en effet, comme nous le dit Freud, "ce père de l'enfance, tout-puissant (...) (qui), lorsqu'il est incorporé à l'enfant devient une force psychique interne que nous appelons surmoi"(8). "Force psychique" qui se manifestera sous la forme d'une voix. A partir de là, le mélancolique serait celui qui commémore, "ad vitam aeternam" pourrait on dire, le moment de l'émergence - impossible dans son cas - du sujet dans son rapport à la voix de l'Autre. Le mélancolique serait alors le porte-voix de l'Autre, sans pouvoir jamais en devenir le porte-parole.

La thèse que je soutiendrai ici est que le processus de filiation n'est pas réductible à une transmission de la parole mais doit également impliquer un certain type de transmission de la voix qui permettra au sujet de passer de la vocation à l'invocation.

Pour en rendre compte, je m'attacherai à reprendre le texte de Freud *Totem et tabou*. En effet, le récit du meurtre du père et le repas qui le suit, correspondent mythiquement au moment logique de la constitution même du sujet par l'apparition de la dialectique du jugement d'attribution, tel que Freud le développera dans son texte de

1925, *Die Verneinung*. (9). Il s'agit bien, dans ce procès, du rejet de la jouissance qui permettra au sujet de porter un jugement d'existence sur l'objet. Pour autant, dans ce traitement du réel par le symbolique, tout du réel, ne peut être pris en charge. Il existe du réel qui ne saurait être symbolisé, il y a un reste. De ce réel que constitue la voix du père archaïque tout ne saurait donc être pris dans les rets du symbolique. Ce double destin de la voix réelle et/ou symbolisée marquera profondément les enjeux de la filiation.

Pour avancer, reprenons, une fois encore, les grandes articulations du texte de Freud pour essayer d'y déceler en quoi voix et filiation sont liées.

A "l'origine" l'humanité aurait été organisée sous la forme d'une horde sur laquelle régnait un aïeul tyrannique qui jouissait de toutes les femmes et en interdisait l'accès à tous les autres hommes, ses fils. Incarnation de la jouissance absolue, imposant aux autres une loi dont lui-même est exclu. L'interdit qui pèse sur les fils - tu ne jouiras pas - a pour effet de désigner le lieu et l'objet de la jouissance, amenant par là-même les fils à désirer et à tenter de s'emparer de l'objet du désir. Et ce qui devait arriver, arriva. Un jour les fils exclus de la jouissance s'unirent, tuèrent le père et le mangèrent.

"Qu'ils aient aussi consommé celui qu'ils avaient tué, cela s'entend s'agissant des sauvages cannibales, nous dit Freud. Le père primitif violent avait été certainement le modèle envié et redouté de tout un chacun dans la troupe des frères. Dès lors ils parvenaient, dans l'acte de consommer, à l'identification avec lui, tout un chacun s'appropriant une partie de sa force"(10).

La médiation du repas cannibalique évoquée par Freud est fondamentale. En cherchant à s'approprier les attributs de la toute-puissance du tyran, la bande des frères réalise une identification dont Freud décrira ultérieurement le processus en 1921 dans *Psychologie des masses et analyse du moi*. (11). Il s'agit de l'identification de première espèce, nommée identification par incorporation. La voix met ici en jeu une forme d'identification au père qui, comme nous le permet de comprendre Freud, n'est pas toute symbolique mais inclut une dimension réelle, ce que pointe le terme incorporation. Il ne s'agit plus, dans les termes du mythe du père tué, mais du père dévoré cru. Il ne s'agit pas seulement d'un trait signifiant, mais d'un objet : la voix.

Après le meurtre, la voie est enfin libre. Or, loin de se laisser aller au déchaînement de la jouissance, les frères y renoncent et instaurent la loi pour la réguler. Le pacte conclu à l'occasion du meurtre du père, que Freud positionne comme base de

la société et du lien social, traduit alors la volonté de refouler ce meurtre, ce qui échoue, puisque le père mort est "rappelé" sous la forme du totem., qui présentifie le père assassiné, attestant ainsi qu'il est bien mort, et ne reviendra pas.

### **La voix du totem**

Dans *Totem et Tabou*, Freud introduit la voix au moins en deux endroits. Le premier est celui où il parle de l'imitation de la voix de l'animal totémique "Le clan qui dans une occasion solennelle tue son animal totem d'une manière cruelle et le consomme cru, sang, chair et os; pour la circonstance les compagnons de tribu sont déguisés à la ressemblance du totem, l'imitent par les sons et les mouvements, comme s'ils voulaient insister sur son identité qui est aussi la leur"(12). Ici Freud insiste sur l'identification qui passerait en partie par une imitation en partie d'essence vocale.

Le second est celui où Freud associe le héros tragique au père archaïque mourant. Pourquoi le héros de la tragédie doit-il souffrir, demande Freud. "Il doit souffrir parce qu'il est le père originaire, le héros de cette grande tragédie originaire, qui trouve ici une répétition tendancieuse, et la culpé tragique est celle qu'il doit prendre sur lui pour délivrer le choeur du fardeau de sa culpé"(13). Ici la voix n'est pas directement citée mais implicitement comprise, en effet chacun sait, que la tragédie antique était en partie chantée. Le choeur - la troupe des frères dans l'hypothèse freudienne - chante chaque fois qu'il intervient. Le héros seulement à certains moments : au plus profond du malheur - au moment de son assassinat, si l'on suit l'hypothèse freudienne. Le chant serait alors une forme sublimée du rôle du père mourant. La troupe des frères, le choeur, chanterait alors pour commémorer cet instant. Nous retrouverions ici la première occurrence de la voix dans le texte freudien où, par l'imitation du cri ou du chant de l'animal totémique, les frères se reconnaissent fils de... Les fils en chantant, s'identifieraient à l'animal totem, mais également en rappelant, par le chant, le cri d'agonie, ils signifient au père qu'il est mort. On pourrait également, en suivant cette hypothèse, redoudre le paradoxe de la présence du chant chez le héros dans les instants de dérégulation. En effet le chant n'est que la modulation du cri. Il commémore et voile le cri du père agonisant (14).

Les frères chantent, ou imitent vocalement l'animal mis à mort pour se reconnaître fils de... Il donnent de la voix, après l'avoir incorporée. En effet, l'audition n'est pas un processus fondamentalement différent de l'ingestion, et constitue lui aussi, une forme d'incorporation. Je vois là la naissance du circuit de la pulsion invocante :

après avoir reçu la voix de l'Autre, le sujet la lui restitue dans l'invocation, bouclant ainsi le circuit de la pulsion. Le sujet de fait ici entendre de l'Autre, ce qui est impossible au psychotique soumis qu'il est à la voix de l'Autre et parfois même au névrosé, soumis lui aux féroces injonctions du surmoi, le père mort continuant alors à empoisonner le sujet de ses vociférations. C'est ce que nous montre la tragédie d'Hamlet. Le roi, père d'Hamlet, est mort par empoisonnement auriculaire mais c'est le fils qui souffre de cette voix qui par delà la mort ne veut pas se taire, et empoisonne son fils en lui enjoignant de le venger.

### **Dieu est mort... mais il ne le sait pas.**

Voilà pourquoi, il est parfois nécessaire de rappeler au père qu'il est mort et qu'il ne peut être le garant du pacte symbolique qu'en tant que tel. Ce rappel qui permet de le tenir à distance peut être repéré, par exemple, dans l'utilisation du Schofar, comme le montre Reik dans son texte *Le rituel, psychanalyse des rituels religieux* (15).

Le Schofar, instrument de la liturgie judaïque, est fait d'une corne dans laquelle on souffle une série de sonneries pour le Nouvel An juif et pour le jour du Grand Pardon (16). A la suite de Reik, qui trouve l'effet sur l'auditeur disproportionné au regard du matériel musical, Lacan s'étonne de l'effet produit par l'audition du Schofar même chez des auditeurs non juifs.(17). Reik à partir d'une analyse très serrée des textes sacrés (18) relie l'effet provoqué par l'audition du Schofar à la problématique freudienne du meurtre du père primordial. Il est amené à faire l'hypothèse que ce son, mélange inquiétant de douleur et de jouissance, entendu lorsque sonne le Schofar serait l'écho indéfiniment répété du rôle du père primordial non castré mis à mort. Ce son ne serait en fait que la voix de Dieu mais sous sa forme ancienne d'animal totemique où il était mis à mort lors de la cérémonie sacrificielle. Le Schofar vient s'inscrire comme un rite de commémoration du meurtre primitif et si nous suivons Reik et Lacan dans leurs analyses, la voix serait un reste du père archaïque. Le Schofar serait l'attribut vocal du totem.

La voix incorporée, à l'occasion de l'identification originaire constitutive du sujet, est donc paternelle. Pour autant, il ne s'agit pas de celle du Nom-du-Père, en tant qu'il supporte l'autorité symbolique, mais de celle de la figure obscène du père d'avant l'Oedipe, incarnation mythique de la Chose innommable. La voix est ici porteuse de cette jouissance absolue et l'incorporer, c'est à la fois participer de ce qu'il en reste et accepter la loi. En effet, le cri du père blessé à mort ne se tait pas, et son "beuglement de

taureau assommé se fait entendre encore dans le son du Schofar"(19). C'est d'ailleurs le seul son humain de ce meurtre sans paroles; comme si la trace d'une voix où subsiste la jouissance du père était nécessaire pour faire de lui l'instance de la parole qui rend possible le processus même de la filiation. C'est ce que nous montre également l'acte de Moïse lorsque redescendu du Sinaï il fond le veau d'or, le mélange à de l'eau et le fait boire au peuple idolâtre. Ainsi, nous pouvons repérer comment l'instauration de la loi s'appuie sur l'incorporation du support de la jouissance (veau d'or ou voix du père archaïque).

. Le Schofar est la trace, le rappel nécessaire du refoulement originaire, un monument vocal au meurtre de la substance de jouissance pré-symbolique. Cette voix archaïque a, en effet, connu un double destin comme nous le décrit le texte freudien sur la négation. Par les mécanismes d'introjection (introjizierien) et de rejet (werfen), un clivage radical, soumis au fonctionnement du principe de plaisir, est effectué, entre le bon et le mauvais. Tout le bon est introjecté à l'intérieur, tout le mauvais rejeté à l'extérieur, ce qui implique que ce qui a été "werfen", rejeté, à d'abord été reconnu comme m'appartenant. Mais conjointement, un tout autre mécanisme, non totalement soumis, lui, au principe de plaisir, par l'intermédiaire du couple affirmation-expulsion (bejahung-ausstossung), permet de prendre en charge une relation au monde où il ne s'agit plus de deux Autres (un bon et un mauvais) mais d'un seul clivé (20).

Ce double traitement sera à l'origine d'une part du surmoi - il s'agit de la première partie du circuit de la pulsion invocante : l'Autre s'adresse au sujet, mais le sujet est incapable de faire quoi que ce soit de cette adresse - et d'autre part, permettra l'émergence de la voix du sujet, en tant que pour pouvoir avoir une voix, il a du perdre celle de l'Autre après l'avoir acceptée.

### **La voix forclosée**

D'un côté donc, la voix sera rejetée (werfen) et pourra connaître le destin d'un objet erratique, une voix fantôme. Cette partie réelle, non symbolisée, va subsister comme père mort increvable menaçant.

*Totem et tabou* montre ainsi l'enracinement de la loi symbolique dans la jouissance féroce du père de la horde, jouissance qui peut faire retour dans le dérèglement du surmoi. Ce que Freud approche lorsqu'il affirme : "La conscience morale est la perception interne du rejet (Verwerfung) de motions de souhait

particulières..."(21) Hypothèse peu exploitée mais particulièrement féconde qui nous amène à comprendre qu'une forclusion primordiale à l'endroit de la voix du père fait retour comme "perception interne" de ce quelque chose de déjà entendu qu'est la voix de la conscience. En effet, séjournant dans le symbolique le signifiant n'est jamais là où on l'attendait comme le montre le mot d'esprit et dans le meilleur des cas l'interprétation, alors que séjournant dans le réel, il est depuis toujours déjà là comme nous l'enseigne l'expérience "unheimlich", étrangement inquiétante du "déjà-entendu".

Pour illustrer ce destin de la voix je parlerai rapidement d'un patient venu consulter à la suite d'une tentative de suicide survenue dans d'étranges conditions. Après avoir reçu un appel téléphonique de sa mère où une fois encore il se trouve être l'objet d'acribes remontrances, il raccroche et s'impose alors à lui la certitude qu'il doit mettre fin à ses jours. Ce qu'il fera, sans que cela ne le conduise pour autant à la mort, sa compagne l'ayant trouvé, inconscient mais vivant. Ce qu'il pourra dire au sujet des circonstances de sa tentative de suicide, au cours de notre première rencontre, est qu'il est resté sans voix face aux flots de paroles maternelles et fait plus étrange qu'il n'a pas reconnu la voix de sa mère, que celle-ci lui avait paru étrangère. Quelques semaines plus tard, cependant, il rectifiera cela en me disant, "Je vous ai dit d'abord que je n'avais pas reconnu sa voix, or il me semble plus juste de dire que j'ai entendu sa voix, même si je ne sais pas très bien ce que je veux dire. En effet, ajouta-t-il, je l'ai réentendu dernièrement mais cette fois ça a été différent, moi aussi j'ai gueulé, et plus fort qu'elle!".

. Le suicide est, dans le cas de ce patient, la réponse du sujet à la rencontre de la voix de l'Autre dans sa dimension réelle, hors la loi.

Nous trouvons ici une des expressions cliniques de ce surmoi "féroce et obscène" qui peut pousser le sujet à s'abolir dans la jouissance. Lacan formulait ainsi l'injonction surmoïque : "Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance - jouis!" (22). En effet, si le meurtre originaire ouvre pour les hommes le passage de la jouissance de l'Autre à la loi, c'est pourtant dans des discours de la loi que peut faire retour l'image animale du père, puisque, comme nous l'enseigne la clinique, c'est sous la forme du surmoi (la loi en tant qu'incomprise, pour reprendre les termes de Lacan) que fait irruption la dimension sans loi de la jouissance

Dans ce cas, le moi, acculé par la poussée vocale surmoïque, en vient à commettre, contre lui, des actes d'une rare violence. Le suicide représente alors l'assouvissement partiel sur le chemin qui mène le sujet vers le mirage d'une possible jouissance sans limite. On comprend dès lors, comme l'écrit Freud (23), que dans certaines situations,

telle la mélancolie, puisse régner dans le surmoi une pure culture de la pulsion de mort. Ici, l'étoffe de ce surmoi se réduit à un morceau de voix déchainé de ses amarres symboliques, au plus près de cette objet erratique nommé, dans la théorie lacanienne, "objet a".

Face à cette injonction ce patient, resté sans voix, s'abîme dans un silence que nous qualifierons de silence qui hurle (24). Silence mortifère, présence absolue qui n'aurait pas encore connu l'effraction de la pulsation créée par l'alternance présence/absence. Lorsqu'il réentendra à nouveau cette voix, cette fois, il gueulera, ce qui lui permet, tel un nouvel Orphée, de couvrir de son chant, la voix des sirènes (25). Ainsi lorsque la voix vient à se dévoiler comme réelle, le sujet peut alors choisir de déchoir au réel en devenant l'"ordure", "le déchet", "la merde" ou d'échoir au symbolique "en ouvrant sa gueule".

### **La voix assumée et oubliée**

Il s'agit ici du second destin de la voix du père. La voix est alors traitée par le couple *Bejahung-Ausstossung* constitutif du sujet de l'inconscient. La différence fondamentale entre le fonctionnement du couple *introjizierien-werfen* et le couple *Bejahung-Ausstossung* tient à ce que le premier vise à mettre en perspective une limite entre le symbolique et le réel, tandis que l'autre vise à produire une continuité moebienne entre le symbolique et le réel. L'assomption par laquelle le sujet dit "oui" (*Bejahung*) à la voix paternelle implique qu'il paie de sa personne pour que puisse surgir, par un mouvement de négativation (*Ausstossung*) de cette voix, une voix Autre dont il puisse user. Pour le dire autrement, le sujet doit pouvoir, après l'avoir acceptée, se rendre sourd à la voix originaire pour parler sans savoir ce qu'il dit, c'est à dire comme sujet de l'inconscient. C'est sur ce point sourd, au sens où l'on parle de point aveugle pour la vision, que la pulsion invoquante procède à la subjectivation de l'infans : l'infans doit pouvoir oublier l'appel de la voix de l'Autre, après y avoir répondu (26). Pour autant, le principe même de l'invocation montre que le sujet de l'inconscient n'a pas oublié que pour pouvoir donner de la voix et se reconnaître fils de..., il a du se rendre sourd à la voix de l'Autre.

Ainsi, l'opération du refoulement originaire permet à la voix de rester à sa place, c'est à dire inaudible. Cette surdité à la voix primordiale permettra au sujet à venir, à son tour, d'avoir une voix et non d'en être envahi.

Le propre du rapport à la voix de l'Autre dans l'invocation est que le sujet ne sait pas ce qu'il entend, mais il y croit. Pour exemple, le départ d'Abram, montre comment une voix articulée à une loi amène à une sortie de son lieu, à un renoncement à la possession de son héritage, à un exil de son identité débouchant sur l'Autre qui se trouve être alors le lieu d'un projet, d'une destinée non encore fixée. Car ce départ est un départ pour soi-même, "pars pour toi" lui dit la voix, comme si soi-même était un(e) destin(ation).

Celui qui n'aura pas réussi à faire de cette voix une voie, y restera à jamais suspendu et en souffrance. Cette voix que le sujet ne peut faire taire, car elle ne parle pas, a été imaginariée sous la forme des imprécations des Érinyes, qui ne disent rien mais poursuivent le sujet de leurs terribles cris inarticulés. C'est ce que nous montre dramatiquement la clinique de la psychose : des patients errant dans les hôpitaux l'oreille vissée à un transistor pour tenter de couvrir ses/ces voix. A partir de là, ils n'empruntent pas la voix de l'Autre, comme peuvent le faire les fils assassins qui imitent la voix du père tué pour chanter leur filiation, mais s'y trouvent soumis, aliénés.

Ainsi deux types de rapport à la filiation se dessinent à partir des enjeux vocaux. : ou bien le désir de devenir, impliquant la descendance du nom, dans la succession des générations et l'appropriation puis l'oubli d'un "inestimable objet de la transmission"(27), ou bien la malédiction d'une jouissance surmoïque de ne pas devenir s'exprimant par le mutisme du trop plein de voix. Ou bien le nouveau venu, qui invoque l'Autre le reconnaissant ainsi comme radicalement différent, ou bien le revenant, silencieux, figé en son destin, hanté par la voix assourdissante et inoubliable de l'Autre.

#### Notes

(1) P. Legendre (1990) *Leçons IV, suite 2, Filiation*, Paris, Fayard, p.9.

(2) J.Lacan (1953) "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.277.

(3) J.A. Miller (1988) "Jacques Lacan et la voix", dans *La voix, colloque d'Ivry*, Paris, La lysimaque, 1989, p 184.

(4) P.L. Assoun (1995) "D'une voix en souffrance : le langage de l'aphonie", dans *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix*, Tome 1, Paris, Anthropos, p 26-31.

(5) Pensons à l'analyse de l'hallucination auditive "-Truie. -Je viens de chez le charcutier..." effectuée par J.Lacan (1955-1956) *Le Séminaire*, Livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981, p. 58-68.

(6) S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, Paris, Gallimard, 1987, p.42.

(7) N. Loraux (1999) *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard

(8) S Freud en collaboration avec W. C. Bullitt (1930-1938), *Le Président T.W. Wilson*, trad. fr. P.B.P., Paris, Payot, 1990, p 80.

(9) S. Freud (1925) "La négation", dans *Oeuvres Complètes*, Tome XVII, Paris, P.U.F., 1992, p165-171.

(10) S. Freud (1912-1913) "Totem et tabou", dans *Oeuvres Complètes*, Tome XI, Paris, P.U.F., 1998,p.361.

(11) S.Freud (1921) "L'identification", dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, *Oeuvres complètes*, Tome XVI, Paris, P.U.F., 1991, p.42-48

(12) S. Freud (1912-1913) op. cit., p.359.

(13) Ibid., p376.

(14) J.M. Vives (1999) "La voix du père ou le chant de l'émasculin", dans *Trames*, Nice, n°28, p.41-48.

(15) T.Reik (1928) "Le Schofar", dans *Le rituel-psychanalyse des rituels religieux*, Paris, Denoël, 1974, p.257-387.

Je choisis de parler ici du Schofar, car le dispositif auquel il appartient a largement été commenté par les psychanalystes, mais on pourrait partir de toute vocalisation en tant qu'elle est toujours invocation et révocation du père.

(16) "Il est impossible que ces accords primitifs, abrupts et vibrants portent en eux le secret de leur action. l'oeuvre la moins réussie de nos compositeurs modernes les surpassent encore en valeur musicale et en science de la composition." Th.Reik, op.cit., p.258.

(17) J.Lacan (1963) *Le séminaire L'angoisse*, Journée du 22 mai 1963 non publié

(18) essentiellement Genèse, 22, 1-2, Exode, 19, 5-16, Exode, 32, 1-35, Deutéronome, 5, 23-27.

(19) Lacan, (1963) *Le séminaire L'angoisse*, Journée du 27 mai 1963 non publié

(20) Voir à ce sujet les travaux de A. Didier-Weill (1995) *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil.

(21) S. Freud (1912-1913) op. cit., p.275.

(22) J.Lacan (1972-1973) *Le Séminaire* Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975, p.10.

(23) "Ce qui maintenant (dans le cas de la mélancolie) règne dans le surmoi, c'est une pure culture de la pulsion de mort, et en fait le surmoi réussit assez souvent à mener le moi à la mort." S.Freud (1923) "Le Moi et le Ça", in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p.268.

(24) M. Poizat (1986) *L'opéra ou le cri de l'ange*, Paris, Métailié, p.127

(25) Cf L'épisode des argonautes confrontés aux sirènes.

On parle d'ailleurs communément du chant d'Orphée et de la voix des sirènes. Situant ainsi Orphée du côté du traitement du réel par le symbolique, alors que les sirènes resteraient quant à elles au plus proche du réel.

(26) J-M Vives (1999) "De quelques enjeux vocaux dans la cure" communication effectuée le 22 septembre au cours du colloque *L'Inconscient et sa musique*, La Sorbonne, Paris. (à paraître)

(27) P. Legendre (1985) *Leçons IV, L'inestimable objet de la transmission, Étude sur le principe généalogique en occident*, Paris, Fayard.